

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO (dir.), “Écrivaines de l’Île Maurice et de La Réunion: ‘tisser des fils épars’”, *Interculturel Francophonies*, vol. 28, nov.-déc. 2015

Cette livraison d’*Interculturel Francophonies* est consacrée à une production littéraire de plus en plus émergente (et à laquelle on va dédier la première partie de cette section des “Œuvres générales et autres francophonies”), qui se situe au beau milieu de l’Océan Indien, notamment à l’Île Maurice et à La Réunion. C’est l’écriture des femmes qui est en cause, envisagée sous un angle plus politique que social, ce qui évite l’adoption d’une vision essentialiste et banalement générique.

La première partie de l’ouvrage (Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO “Présentation”, pp. 9-29) éclaire les différences entre ce chaquet d’“îles sœurs” (p. 9) qui ne doivent pas être considérées comme une unité indistincte. Malgré une langue commune et une histoire marquée dans les deux cas par l’esclavage, l’engagisme indien et la colonisation, l’Île Maurice, indépendante depuis 1968, présente un communalisme assez marqué, souvent tourné vers la terre mère des origines, ce que l’on ne constate pas à La Réunion, départementalisée depuis 1947, espace marqué plutôt par l’assimilationnisme à la française avec tout ce que cela implique (entre autres, la difficulté pour les écrivaines réunionnaises de trouver une légitimation sauf que quand “elles quittent l’île et/ou adoptent une écriture qui permet de les rattacher au grand corpus francophone”, p. 10).

Les thèmes exploités par les critiques intervenus dans cette livraison ne concernent donc pas les questions d’*empowerment* des femmes selon des liens de solidarité (comme on le rappelle, cette perspective a déjà été abordée dans l’ouvrage, paru en 2011, par les soins de Véronique BRAGARD et Srilata RAVI, *Écritures mauriciennes au féminin, penser l’altérité*). Il s’agit plutôt ici de la mise en regard de textes, tant coloniaux que postcoloniaux, qui “tissent des fils épars: des sujets morcelés, des identités, des temps, de l’histoire, des espaces et des paysages fragmentés” (p. 11), mais qui le font dans un horizon d’ouverture et pas d’enfermement: c’est une ouverture

“transocéanique, de traversées, d’échanges” (p. 12). La créolisation qui en résulte met donc l’accent tantôt sur les pertes et les compromis par rapport aux racines ancestrales, tantôt sur les greffes culturelles nées dans l’histoire récente des rencontres et des relations nouvelles.

Le volume s’articule en quatre volets. Dans le premier, “Émergences” (pp. 31-92), on retrace d’abord les débuts coloniaux de la littérature d’expression féminine (surtout blanche) des îles sœurs, pour en conclure qu’elle se faisait le plus souvent “sous le signe de la culture française et de l’ethnicité” (p. 35) dans un contexte symboliquement patriarcal (Vicram RAMHARAI, “Littérature coloniale au féminin. Le cas de l’Île Maurice”, pp. 33-52). Parmi les initiatrices, on met en relief le nom de Marie LEBLANC, qui a aussi été la fondatrice de plusieurs revues littéraires vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Il faut souligner que Maurice fut l’une des premières colonies à recevoir une imprimerie. Après 1920, mais surtout après la deuxième guerre mondiale, une génération de poétesses et de romancières mauriciennes s’affirme (parmi lesquelles on signale Edmée LE BRETON pour ce qui est du lyrisme, et Alix d’UNIENVILLE et Marcelle LAGESSE pour leur capacité de révolte).

La contribution de Cécile JEST (“Les romancières mauriciennes francophones”, pp. 53-73) a le mérite de rattacher le “trio-phare, Ananda Devi, Shenaz Patel et Nathacha Appanah” (p. 53-54) à la génération des pionnières, tout en évitant quelques coupures qu’une certaine critique thématique eurocentrée a souvent opérées de manière réductrice. Île, femme et société mauricienne sont les trois représentations sur lesquelles Cécile JEST se concentre.

Le dernier article de cette première section (Sandrine BERTRAND, “Les rapports du surnaturel et de la mémoire dans *Sortilèges créoles, Eudora ou l’île enchantée*”, pp. 75-92) est consacré à l’étude d’un roman réunionnais écrit par Marguerite-Hélène MAHÉ et paru pour la première fois en 1952, puis réédité en 2011 dans sa version complète. Ce texte peut être considéré comme l’un des derniers romans coloniaux (pour l’intertextualité qui puise à la littérature française, notamment romantique et à NERVAL), mais aussi comme un des premiers à s’intéresser aux sources traditionnelles et populaires de l’île, ce qui l’ouvre à une dimension de créolisation tant du point de vue des formes (le recours à l’oralité, par exemple) que thématique (on y évoque, entre autres, le personnage légendaire de Grand-mère Kalle, une âme féminine errante qui a été attribuée tantôt à la tradition du Nord de la France, où le mot “macral” signifie sorcière; tantôt au patrimoine malgache, où elle serait la tisseuse des linceuls des morts; finalement au panthéon indien, notamment à la “déesse noire et sanguinaire Kali”, p. 79). Sandrine BERTRAND démontre que l’intérêt de ce roman, qui de prime abord semblerait prendre des allures paternalistes, réside dans le fait qu’il est surtout un commen-

taire sur l'Histoire et sur la nécessité de reconstituer les archives de la mémoire collective de la Réunion.

Le deuxième volet de cette livraison concerne les “Politiques des corps: genres et nations” (pp. 93-156). Carpanin MARIMOUTOU étudie “Le corps du politique dans trois romans des îles créoles transocéaniques” (pp. 95-118): l'évidence du perçu, notamment du rapport à l'espace et à la visibilité/invisibilité du corps des personnages, est interrogée politiquement comme des signes à déchiffrer. Le corpus comprend le roman mauricien de langue anglaise de Lyndsey COLLEN *Une affaire de femmes* (*Getting rid of it*, 1997; tr. fr. 2004), le texte en créole de la Réunionnaise Graziella LEVENEUR (*Dofé sou la pay kann*, 2000) et le roman de Brigitte MASSON *Le Chant de l'aube qui s'éveille* (2012).

À l'impossibilité de l'idée de nation et de citoyenneté, ou mieux à la coexistence entre deux visions oppositionnelles qui mettent en regard l'“étrangeté [et un] fort sentiment du lieu” (p. 120), Mohit CHANDNA consacre un article ample qui porte sur “Femme et dislocation nationale chez Ananda Devi” (pp. 119-134).

Dans “Victimes ou bourreaux? Lire les hommes de *Le Sari vert*, *Les Hommes qui me parlent* d'Ananda Devi et *Blue Bay Palace* de Nathacha Appanah” (pp. 135-156), Ashwiny O. KISTNAREDDY met en lumière deux générations d'individus marqués par les affres de la décolonisation et les incertitudes de l'entre-deux. Dans les deux cas on montre la difficulté de juger ces hommes misogynes et violents sans tenir compte de l'arrière-fond culturel issu de la colonisation et de la migration.

La troisième section du volume s'occupe d'“Identités et mémoires: interculturalités ambiguës” (pp. 157-231). Dans “*Le Silence des Chagos et la mémoire d'une déportation oubliée: réflexions sur l'œuvre à la lumière d'un entretien avec Shenaz Patel*” (pp. 159-179), Karel PLAICHE rappelle l'expulsion des Chagossiens de leur archipel autrefois mauricien pour la construction de la base militaire américaine sur Diego Garcia et en échange de l'indépendance de l'Île Maurice. Un entretien avec Shenaz PATEL, auteure du roman historique *Le Silence des Chagos* paru en 2005, élucide de manière documentaire le déracinement des Chagossiens et les actions politiques menées pour attirer l'attention sur cette déportation oubliée, notamment à travers le périple de la protagoniste du roman, Charlesia.

Aux dislocations inaugurales (tout particulièrement à celle de la traite, mais aussi à celles qui sont issues de l'imaginaire diasporique) Markus ARNOLD consacre l'étude “Par l'océan, vers l'océan: dislocations et interculturalité dans la littérature mauricienne” (pp. 181-200) qui prend en considération quatre romans de trois auteurs mauriciens: *Les rochers de Poudre d'or* (2003) de Nathacha APPANAH, de nouveau *Le Silence des Chagos* de Shenaz PATEL et *La Maison qui*

marchait vers le large (1996) et *Ceux qu'on jette à la mer* (2001) de Carl DE SOUZA. Markus ARNOLD montre que la littérature traduit une société qui “oscille entre partage interethnique et créolisation d'un côté, fermeture ethnociste de l'autre, une société qui se trouve *nolens volens* exposée aux logiques contraignantes d'une mondialisation galopante” (p. 183).

Bénédicte MAUGUIÈRE reprend l'idée de “bricolage d'imaginaires” empruntée à Régine ROBIN pour illustrer, dans deux nouvelles de l'écrivaine réunionnaise Monique AGÉNO, la trajectoire vers la réinvention d'une condition diasporique compliquée mise en place par deux personnages féminins (respectivement, entre Chine et Réunion, et entre Inde et Maurice) (“Imaginaire diasporique et deuil impossible des origines dans *Les Fous de Bhowani* et *La Maison de Wencheng* de Monique Agéno”, pp. 201-213).

L'article de Judith MISRAHI-BARAK s'occupe d'un aspect fort intéressant lié à la traduction (de l'anglais au français) de deux œuvres caribéennes par Ananada DEVI et Carl DE SOUZA (“Regards croisés et décroisés: translations indocéaniques et rencontres transatlantiques. Ananda Devi traduit David Dabydeen, Carl de Souza traduit Ismith Khan”, pp. 215-231); non seulement ces traductions montrent l'idée d'un engagemment diasporique commun à ces espaces insulaires si éloignés, mais on montre une tendance, chez les deux auteurs mauriciens, à dé-caribéaniser les hypotextes pour les ré-indianiser dans la version de langue française.

Le dernier volet du volume s'occupe enfin d'“Interconnectivités” (pp. 233-299). Ritu TYAGI revient sur l'œuvre des auteures mauriciennes les plus étudiées et on prend en considération notamment les romans *Ève de ses décombres* et *Indian Tango* de DEVI et *Dernier frère* d'APPANAH pour montrer certaines coalitions inédites qui se tissent dans leurs narrations (“Les identifications polymorphes et l'altérité dans les œuvres d'Ananda Devi et Nathacha Appanah”, pp. 235-253).

Toujours au roman qu'on vient de citer d'APPANAH, Magali COMPAN consacre l'article “Traumatisme, mémoire et construction identitaire dans *Le Dernier Frère* de Nathacha Appanah” (pp. 255-277), où le critique souligne les moyens de résilience opérés par l'empathie et la loyauté fraternelle contre la victimisation, l'évacuation de traces mémorielles incommodes (la présence juive, par exemple) et la violence d'une société faussement multi-ethnique.

Emmanuel Bruno JEAN-FRANÇOIS présente un entretien sur les dix ans d'écriture de l'auteure et critique d'origine mauricienne Eileen LOHKA, qui enseigne actuellement à l'Université de Calgary, et qui présente des considérations intéressantes sur le citationnisme et les emprunts dans la littérature postcoloniale (“Fragments d'histoire,

conversations féminines et interconnectivité dans l'œuvre d'Eileen Lohka", pp. 279-299).

Une "Bio-bibliographie sommaire des collaborateurs" termine cet ouvrage qui envisage l'écriture des "îles sœurs" à l'aune d'"un mouvement d'exploration, de tramage de fils épars, et de plongée analytique en soi comme en l'autre" (p. 13).

Silvia RIVA

Thouraya BEN SALAH BEN TICHA, *Le détail et l'infime dans l'œuvre de Jean Marie Gustave Le Clézio*, Paris, L'Harmattan, 2014, 328 pp.

En partant d'une étude lexicologique et sémantique du terme "détail", qui renvoie surtout au concept de quantité et d'élément qui a peu d'importance, BEN SALAH, dans son "Introduction" (pp. 5-23), se propose de mettre en relief le rôle que ce mot joue par rapport à l'histoire de l'art et surtout à la littérature. Elle se penche sur les écrivains postmodernes, qui utilisent le détail comme tentative de s'interroger sur le sens de l'existence. En particulier, elle se focalise sur l'auteur J.M.G. LE CLÉZIO qui, selon elle, développe une idée originale du détail. C'est à partir de cette constatation qu'elle aborde, dans trois grandes parties, l'analyse des détails dans les œuvres de la première période – de *Le Procès verbal* à *Les Géants* –, de l'auteur franco-mauricien.

Dans la première partie ("Le détail ou l'expression d'un nihilisme radical", pp. 25-94), selon BEN SALAH, LE CLÉZIO se sert du détail comme moyen stylistique pour rejeter, pour fuir la pensée rationaliste, perçue comme ordonnée et asphyxiante. Dans cette perspective, le détail devient un moyen linguistique qui, à travers la surabondance d'éléments descriptifs, d'énumérations, de listes contingentes des mots, entraîne le morcellement, la désagrégation, le désordre, le chaos. Au spécifique, l'auteur s'attache à analyser la saturation de détails urbains, que LE CLÉZIO utilise pour déconstruire la vision harmonieuse de la ville occidentale. La ville, à travers les détails, devient surtout un lieu infernal et de désespoir.

Dans "Le détail, une manière d'être autrement dans le monde" (pp. 95-179), la deuxième partie du volume, le détail est lié à la quête d'un ailleurs, d'un lieu où l'homme peut retrouver son unité, pour se réunir avec lui-même et avec le nouveau milieu. Selon l'auteur, cette quête spatiale passe à travers le refus de la notion de grandeur et l'intérêt pour les éléments minuscules, pour les petites choses, qui amène souvent le personnage leclézien à retrouver un âge premier qu'est l'enfance. Le but du personnage n'est plus celui de comprendre l'univers, mais celui de le percevoir. À ce propos, l'écrivain, tout en utilisant un langage extatique,